

51455

POUR SURVIVRE Octobre 1944

TERRE D'ÉLECTION

*(Commentaires sur le calendrier de la
Survivance Française pour 1945)*

Texte de
l'abbé ALBERT TESSIER

Dessins de
SIMONE HUDON
et
HENRI BEAULAC

Le Comité Permanent de la Survivance française en Amérique,
Université Laval — Québec,
Canada.

manioc.org
Bibliothèque Michel-Crépeau
Communauté d'agglomération de La Rochelle

MANIOC.org

Médiathèque Michel-Crépeau

Communauté d'agglomération de La Rochelle

51455^c
51455^c

TERRE D'ÉLECTION

*(Commentaires sur le calendrier de la
Survivance Française pour 1945)*

Texte de
l'abbé ALBERT TESSIER

Dessins de
SIMONE HUDON
et
HENRI BEAULAC



Le Comité Permanent de la Survivance française en Amérique,
Université Laval — Québec,
Canada.

MANIOC.org

Médiathèque Michel-Crépeau

Communauté d'agglomération de La Rochelle

21433

TERRE D'ÉLECTION

Cum Ordinarii licentia



TERRE D'ÉLECTION

Quand Jacques Cartier fit voile vers l'Amérique, en 1534, il avait charge de trouver "*un passage au Cathay*" et d'explorer, chemin faisant, "*les îles et pays où l'on dit qu'il doit se trouver grande quantité d'or.*"

Des guerres ruineuses avaient vidé le trésor royal et François Ier voulait le remplir à neuf pour soutenir la lutte de suprématie européenne engagée contre l'Espagne. On allait au plus pressé; les soucis apostoliques passaient au second plan.

Cartier revint bredouille. Il ne rapportait rien qui pût tonifier l'âme inquiète et les finances anémiques de l'ambitieux François.

Mais le Malouin avait trouvé mieux que de l'or et des épices. Il avait découvert des âmes offertes à la Foi et des terres prêtes à recevoir des constructeurs de pays. La terre canadienne, "*la plus belle qu'il soit possible de voir*", l'avait conquis d'emblée et son âme de croyant avait frémi devant les misères morales des indigènes. Oubliant les buts immédiats de son voyage, il s'était pris à rêver d'un vaste plan de colonisation et d'apostolat qui transformerait le pays neuf.

Le programme de Cartier arrivait trop tôt. L'opinion publique n'était pas prête à en saisir la grandeur. Trois quarts de siècle passèrent. Champlain et les Récollets reprirent et imposèrent l'idée du pionnier généreux. Non sans lutte toutefois, car les convoitises mesquines n'avaient pas désarmé. Elles ne capitulèrent d'ailleurs jamais et on les

retrouvera constamment, dressées contre les bâtisseurs, tout au long de notre histoire.

Dès la reprise des projets de colonisation, les deux forces s'affrontèrent. Les hommes d'argent ne voulaient entendre parler ni d'agriculture ni d'évangélisation.

“Mais à l'encontre des capitalistes, écrit Georges Goyau, des voix s'insurgeaient, signifiant qu'il y avait là des terres fécondes, que Dieu destinait à la culture, et qu'il y avait là des âmes neuves, que Dieu destinait au baptême; c'étaient les voix des missionnaires, plaissant sans trêve et sans découragement pour une conception agricole et pour une conception apostolique de la colonisation. Le mémoire prophétique du Franciscain Jamet, dès 1615, dessinait le programme, et pour qu'il s'accomplît, les démarches à Paris du Franciscain le Baillif et du Jésuite Noyrot eurent une influence décisive.”

L'essentiel de l'œuvre française en Amérique se trouvait en germe dans cette formule. *“Grâce au défrichement parallèle du sol et des âmes”* (Goyau), la Nouvelle-France a pris forme et vie. Son histoire s'est déroulée selon des alternances de succès ou de déboires, dans la mesure où les dirigeants appuyaient, ou refusaient, de seconder l'effort des protagonistes du peuplement stable et des labours apostoliques.

L'action de l'Église se retrouve partout dans ce long travail constructif. Elle a joué le rôle d'un ferment et d'un régulateur. Nous lui devons notre sens de l'ordre, de la droiture, de la loyauté, du respect d'autrui. C'est elle qui a forgé notre armature familiale et sociale, dont les cadres souples et résistants nous ont permis de tenir malgré bien des tourmentes.

Le Comité de la Survivance française en Amérique consacre son calendrier de 1945 à l'histoire religieuse du Canada. C'est le cinquième d'une série qui connaît une vogue toujours croissante dans les divers milieux français du continent.

Le thème de 1945 revêt une portée exceptionnelle. Nous vivons des heures bouleversées. Après cinq années de guerre mondiale, les esprits en plein désarroi veulent s'appuyer sur des valeurs solides. C'est le meilleur moment pour nous de redécouvrir, avec une intensité neuve, les inépuisables richesses de notre héritage catholique.

Nous "*conserverons notre héritage*" si nous l'apprécions assez pour n'admettre aucune diminution de ce qu'il représente. Ce simple mot, *héritage*, prend-il un sens très net dans notre esprit? Combien d'entre-nous pourraient en donner une définition précise?

Nous avons tendance à rapetisser ce terme en l'appliquant à quelques aspects seulement de notre vie nationale. Tout se tient dans le bloc de valeurs reçues des ancêtres. L'héritage qu'il nous faut conserver et accroître c'est avant tout notre foi catholique et le cortège de vertus et de convictions qu'elle alimente. C'est la mentalité particulière qu'ont formée trois siècles de vie chrétienne. Ce sont les coutumes, les habitudes de vie, les expressions de la pensée, le sens équilibré des valeurs essentielles de l'existence.

Jamais encore le Comité de la Survivance n'a présenté un sujet de méditation aussi universel. Les tableaux de Simone Hudon et de Henri Beaulac donnent d'excellents points de repère, mais il faudra

que les éducateurs les commentent et les complètent par des lectures et des récits. Imprégnez-vous assez de votre sujet pour être capables de le ramener sans cesse devant l'esprit de vos élèves.

Chaque premier lundi du mois, consacrez quelques minutes vibrantes à la scène évoquée par les artistes. Prenez tous les moyens que vous suggérera votre ingéniosité pour éveiller l'imagination des jeunes. Efforcez-vous de créer un climat de ferveur par des lectures, des chants, le salut au drapeau, la récitation de la prière pour la Patrie, l'exécution, avec commentaires appropriés, de notre hymne national, etc. . . Les minutes que vous consacrerez à ce bain d'âme ne seront pas perdues.

À la fin de chaque mois, conservez l'image qui a servi de centre d'intérêt durant les semaines écoulées. Les éducateurs qui ont mis de côté les 48 tableaux des calendriers précédents possèdent une collection précieuse. On demande souvent des illustrations canadiennes pour les classes. Que pouvons-nous désirer de mieux ?

En plus des dessins mensuels, le calendrier de la Survivance attire votre attention sur certains anniversaires historiques. Prenez occasion de chacune de ces dates pour aviver les flammes allumées au début du mois. Bien des fêtes religieuses suggèrent aussi des applications directes de notre thème général. Quelques-unes vous permettront de rappeler les principales dévotions populaires du Québec : la Sainte-Anne, les fêtes de la Vierge, le patronage de Saint Joseph, la Saint-Jean-Baptiste, la fête de la Sainte-Famille, la Fête-Dieu, etc. . . La célébration des saints Martyrs canadiens devra surtout connaître un déploiement spécial. Préparez-la par une neuvaine de prières ; exposez avec chaleur les mérites et les traits particuliers de nos huit martyrs.

Il faut que notre indifférence à leur endroit cède la place à un culte éclairé. Des expériences nombreuses, dans les milieux scolaires masculins et féminins, me permettent d'affirmer, sans trop de risque d'exagération, qu'à peine 5% de nos élèves peuvent donner sans erreur les noms de nos saints canadiens! Les *noms* seulement . . . Même ignorance incompréhensible à l'égard des 4 fondateurs de l'Église canadienne dont la cause est introduite à Rome et pour lesquels les Évêques nous demandent de prier chaque jour! L'immense majorité des nôtres ne peuvent même pas énumérer leurs noms! Si on trouve que j'exagère, il est facile de préparer un questionnaire-surprise au début de l'année! Je me livre à ces petites enquêtes depuis quinze ans. Elles enlèvent des illusions sur la profondeur de notre attachement *réel* aux gloires et aux exploits du passé!

Le calendrier de la Survivance vous offre l'occasion de consacrer une année entière à l'inventaire du capital spirituel accumulé au cours des siècles. Mettez-y toute votre chaleur persuasive; ancrez dans l'esprit de vos élèves la conviction que le bonheur et le rendement de leur vie dépendent de la fidélité qu'ils apporteront à ne rien sacrifier des richesses morales transmises par nos grands ancêtres!



JANVIER 1945

LA CHEVAUCHÉE DES CROIX

Tous les jeunes qui ont fréquenté les classes ajoutent automatiquement, au nom de Jacques Cartier, le titre officiel de *découvreur du Canada*. Cartier a fait mieux que découvrir le Canada; il l'a ensemencé de croix et il a jeté dans les âmes païennes les premières lueurs de l'Évangile. Il fut le précurseur de nos missionnaires.

Il a planté des croix à Gaspé, sur la Côte-Nord, aux bouches du Saint-Maurice et à Québec. Aux In-

diens qui accouraient vers lui, “*menant une joie merveilleuse*”, il offrait des médailles, des chapelets de verre, des croix. Par signes, il s’efforçait de faire comprendre aux sauvages, en leur montrant le ciel, que le salut leur viendrait de là.

Évoquons le capitaine, agenouillé avec ses hommes, adorant, les mains jointes, l’arbre saint dressé au fronton de la forêt. Voyons-le aussi, à Hoche-laga, imposant les mains aux malades, marquant leur front du signe de la croix, implorant pour eux la guérison du corps et de l’âme. Écoutons-le, lisant “*tout haut, mot à mot, durant deux heures, la passion de Notre-Seigneur, si bien que tous les assistants purent l’entendre et que tout ce pauvre peuple garda un silence complet et fut merveilleusement attentif, regardant le ciel et faisant toutes les cérémonies qu’ils nous voyaient faire.*” Rappelons également les scènes émouvantes du sinistre hivernement de Québec, alors que Cartier et quelques hommes valides organisent une procession dans la neige, “*chantant les sept psaumes de David et les litanies.*” Nous ne serons pas surpris ensuite de le voir terminer son récit de voyage sur un texte qui ressemble à une fin de sermon: “*Et, avec bon temps, nous avons navigué si bien, que, le 6 juillet 1536, nous sommes arrivés au port de Saint-Malo, par la grâce du Créateur, lequel nous prions, en terminant notre navigation, de nous donner sa grâce et son paradis. Amen.*”

Remercions souvent la Providence d’avoir suscité un tel homme pour donner naissance à notre pays!

Après le départ définitif de Cartier, la nuit retomba sur la terre canadienne. Seules les croix muettes éclairaient les ténèbres comme une espérance. Celles de Gaspé, de Québec et des Trois-Rivières montaient la garde, étendant la bénédiction de leurs bras au-dessus des eaux vivantes. La Nature n’était plus

tout à fait la même. On sentait qu'une aube rassurante pointait à l'horizon et qu'elle offrait des promesses de renouveau.

Les années passèrent. Les croix pourrèrent peu à peu, comme la semence jetée en terre. Elles moururent pour se multiplier comme une moisson prodigieuse qui devait couvrir d'une chevauchée puissante tout le continent américain.

“Commencée à l'heure lointaine de la première découverte, écrit le chanoine Groulx, cette chevauchée spirituelle a traversé le continent de part en part, de l'est à l'ouest, courant parfois de gigantesques tangentes, dont les unes aboutissaient aux rives polaires, et les autres, traversant la frontière du sud, pénétraient jusqu'au cœur du colosse yankee. De la théorie de nos croix, comme d'une chaîne serrée et continue, nous avons ceinturé le continent.”

Rappelons-nous toujours que notre pays est né sous le signe de la croix. Ceci détermine le caractère essentiel de la mission que le Ciel nous a confiée dans le Nouveau-Monde. Un peuple n'a pas le droit d'être médiocre ni léger quand Dieu l'a jugé digne d'un pareil honneur.

Multiplions, durant tout le mois de janvier, les rappels à la méditation et aux examens de conscience. Sommes-nous restés vraiment et profondément catholiques? Portons-nous encore, dans l'intime de notre être, des convictions assez rayonnantes pour spiritualiser notre vie et pour éclairer ceux qui vivent à nos côtés?



FÉVRIER 1945

PREMIÈRES MOISSONS

Les contrées païennes du Nouveau-Monde attendirent longtemps la réalisation des espoirs de Cartier. Durant 70 années, elles ne connurent que des pêcheurs de morue et des trafiquants de peaux, avides de profits matériels. La vraie France sommeillait.

Henri IV la réveilla. Ce roi converti prêta une oreille bienveillante aux suggestions formulées par un modeste navigateur, Samuel de Champlain. Celui-ci avait mesuré d'un premier coup d'œil la grandeur de la tâche qui s'offrait, en Amérique,

à la Fille aînée de l'Église. Comme Cartier, il plaida de toutes ses forces en faveur du peuplement et de l'évangélisation.

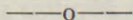
Le premier effort fut tenté en 1604, sous la conduite de M. de Monts. Champlain était de la partie. Un prêtre, l'abbé Nicolas Aubry, accompagnait l'expédition. Malheureusement, huguenots et catholiques se trouvaient mêlés dans ce contingent de colonisateurs. Il s'ensuivit des chicanes, et même des échanges de coups. Prélude peu favorable à la conversion des Indiens ! L'abbé Aubry retourna très tôt en France. Il n'était plus là, lors de la fondation de Port-Royal, en 1605. L'Acadie resta ensuite sans prêtre jusqu'en 1610.

Le deuxième missionnaire acadien fut Josse Fléché. Il déploya un zèle excessif. En quelques mois, il baptisa plusieurs douzaines de païens qu'il n'avait pas eu le temps d'instruire convenablement. A son retour en France, la Sorbonné le blâma de sa précipitation.

L'entreprise acadienne débutait assez mal. Les chicanes religieuses et les rivalités des commerçants annulaient des efforts pourtant sincères. Il fallut qu'une femme, madame de Guercheville, prit l'affaire en mains pour ramener un peu d'ordre. Elle confia à deux jésuites, "*le Père Biard, un savant, et le Père Ennemond Massé, un ascète*" (Goyau), le soin de jeter les bases d'une chrétienté sérieuse en pays acadien. Les deux missionnaires arrivèrent à Port-Royal au début de l'été 1611. Ils n'y séjournèrent que deux ans.

D'autres religieux, des Récollets, évangéliseront l'Acadie de 1619 à 1624; les Jésuites reviendront à leur tour en 1629 et en 1632, mais l'Église acadienne ne s'établira de façon stable qu'après 1632; les Capucins entreront alors en scène et exerceront le minis-

tère jusqu'en 1658. Les Jésuites, les prêtres des Missions-Étrangères, et les Sulpiciens, à partir de 1686, travailleront de leur côté à la diffusion de l'Évangile



Avant l'échec brutal de 1613, Samuel de Champlain s'était déjà séparé du groupe des colonisateurs acadiens. Il avait plaidé en faveur d'une fondation au Saint-Laurent, de préférence à la côte de l'Atlantique, et, en 1608, l'habitation de Québec avait surgi au pied du Cap Diamant. Le fondateur suivait un plan bien arrêté. Il voulait établir une autre France, rurale et apostolique; rien ne put le faire dévier. En 1615, il amena quatre missionnaires Récollets; en 1617, la famille Hébert vint s'enraciner au sol. La Nouvelle-France se trouvait lancée; maigrement, mais sainement !

L'équipe missionnaire de 1615 comprenait trois religieux: les pères Denis Jamet, Jean Dolbeau et Joseph Le Caron, et un frère, Pacifique Duplessis. Ils se partagèrent la besogne: Dolbeau resta à Tadoussac; Le Caron s'enfonça vers l'intérieur, jusqu'en Huronie; Denis Jamet et le Frère Duplessis desservirent Québec et les Trois-Rivières. Ces religieux manifestèrent un courage intrépide. En l'espace de quatorze ans, de 1615 à 1629, dix-huit missionnaires récollets (10 pères et 8 frères) déployèrent leur activité apostolique au Canada. Sur ce nombre, deux moururent au pays: le frère Pacifique Duplessis et le Père Nicolas Viel. Éloignés de la colonie en 1633, les Récollets y reviendront en 1670. De 1615 à 1760, l'Ordre a fourni plus de 200 pères et de 50 frères lais.

Dix ans après leur arrivée, les Récollets, incapables de suffire à la tâche, avaient appelé les Jésuites à leur secours. Le premier contingent arriva en 1625. Il comprenait les pères Ennemond Massé,

ancien missionnaire d'Acadie, Charles Lalemant, Jean de Brébeuf, ainsi que les frères Charton et Buret.

De 1625 à 1629, les Jésuites se partagèrent la besogne avec les Récollets. Après 1632, ils assumèrent seuls le service formidable des missions canadiennes. Ils trouvèrent moyen de se multiplier pour répondre à tous les besoins spirituels des Blancs et des Indigènes. Ils étaient partout à la fois : en Acadie, au Saguenay, à Ville-Marie, dans les territoires des Grands-Lacs, chez les Iroquois, à la Baie d'Hudson, en Louisiane, dans les plaines de l'Ouest, etc. . . Ils devançaient, accompagnaient, ou suivaient de près les hardis coureurs de fleuves et de lacs qui, en quelques années, subjuguèrent le continent sauvage. Ils restèrent au poste jusqu'en 1800 et revinrent de nouveau se donner aux âmes canadiennes en 1842.

L'œuvre des fils de saint Ignace en terre américaine atteint des proportions épiques. Elle a forcé l'admiration de tous les historiens, même des étrangers à notre foi, tel Bancroft qui rend ce témoignage : *“L'histoire des travaux des missionnaires se rattache à l'origine de toutes les villes libres de l'Amérique française; on ne contourna pas un cap, on n'entra pas dans une rivière sans qu'un Jésuite en eût montré le chemin.”*

Dans la phalange des missionnaires jésuites, il en est huit qui doivent nous être particulièrement chers. Ce sont nos huit martyrs, les premiers canonisés de l'Église canadienne, que Rome nous a donnés comme protecteurs spéciaux.



MARS 1945

LES CLOÎTRES S'OUVRENT

Des hommes de Dieu avaient tracé la voie, déblayé les avenues, posé les assises premières de la chrétienté canadienne. Le moment semblait venu d'appeler des femmes à la rescousse. Les œuvres de caractère permanent s'édifient mal sans leur concours. En 1633, le Père Lejeune lança un cri d'appel: *“N'y a-t-il point en France quelques dames pour fonder ici un séminaire de filles? Il en est bien dans Paris qui emploient, tous les ans, plus de dix mille francs en menus plaisirs: si elles en appliquaient*

une partie pour sauver tant d'âmes qui vont se perdant tous les jours faute de secours. Voilà des vierges tendres et délicates, ajoutait-il, toutes prêtes à venir chercher de petites âmes dans les rigueurs d'un air bien plus froid que l'air de France, et on ne trouvera point de bonne dame qui donne un passeport à ces amazones du grand Dieu, leur dotant une maison ?”

Il se trouva non seulement une bonne dame, mais deux; elles donnèrent passeport à six “vierges tendres et délicates” qui brûlaient du désir de gagner les cœurs, d'éclairer les intelligences, de soulager les corps. Toutes besognes où les hommes ne réussissent jamais qu'à demi !

Les deux bonnes dames qui entendirent la supplication du missionnaire étaient des personnes de haute qualité et de grande fortune. L'une d'elles, madame de la Peltrie (Madeleine de Chauvigny), était devenue veuve à 22 ans; l'autre, la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal Richelieu, avait perdu son mari alors qu'elle n'avait que 18 ans. Toutes deux jouissaient d'une popularité enviable dans les milieux mondains. Jeunes et belles, la vie leur souriait, une vie séduisante. Elles choisirent une autre voie, celle de l'effacement et de la charité. La duchesse d'Aiguillon résolut d'établir un Hôtel-Dieu en Nouvelle-France et madame de la Peltrie se consacra à l'établissement du “séminaire de filles” que réclamait le Père Lejeune.

L'envoi de religieuses au Canada s'avérait une entreprise hardie. Les conditions du voyage, les perspectives peu alléchantes qu'offraient à des moniales une terre encore sauvage et des populations barbares, rendaient l'aventure plus que hasardeuse.

Ajoutons à cela une opinion publique hostile à l'activité extérieure des religieuses. Depuis des

siècles, l'Église confinait ses Vierges derrière les murs du cloître. Elle n'admettait pas qu'elles se mêlent au monde ni qu'elles se lancent sur les routes de l'apostolat lointain. Il avait fallu la surnaturelle insistance de Vincent de Paul, l'apôtre de tous les délaissés, pour ouvrir une première brèche. Les Filles de la Charité, qu'il établit en 1620, obtinrent la permission d'aller vers les miséreux, de les relancer partout où ils se trouvaient. C'était un premier pas. Mais de là à laisser des moniales s'expatrier et traverser les mers, il y avait une marge ! Comme par miracle, toutes les objections tombèrent. Pour la première fois dans l'histoire des communautés féminines, les cloîtres s'ouvrirent et il en sortit des essaims qui s'envolèrent vers notre pays ! Il faut rendre grâces à Dieu d'avoir choisi la terre canadienne comme champ d'apostolat des premières femmes-missionnaires du monde !

Six religieuses quittèrent la France le 4 mai 1639; trois Ursulines et trois Hospitalières. Sur le navire qui les amenait, se trouvaient aussi trois missionnaires jésuites: les pères Vimont, Poncet et Chaumonot. La traversée dura 88 jours; elle fut affreuse . . . et fort édifiante. *“Le Père Vimont, note l'annaliste du voyage, ne manquait pas tous les jours de nous expliquer notre point d'oraison. (. . .) Il avait donné un règlement pour les actions du jour; chaque supérieure faisait l'office semaine à semaine et c'était à elle à faire garder le règlement. Nous disions l'office et faisons nos lectures deux fois le jour en public; on la faisait aussi à table chacune à notre tour. . .”*

La sainte caravane toucha Québec le 1er août 1639. Le premier geste des arrivantes fut de s'agenouiller sur la grève: *“Si tôt que nous fûmes descendues à terre nous nous mîmes à genoux et le Père Vimont fit une prière pour tous. Nous allâmes droit*

à l'église; on chanta le *Te Deum*, entendîmes la sainte messe et communîames, puis après nous vinsmes saluer monsieur le Gouverneur."

Les religieuses ne trouvèrent même pas de logis convenable pour les accueillir. Avant de pouvoir s'installer et se remettre des fatigues du voyage il leur fallut secourir des indigènes atteints de la petite vérole. Leur linge, leurs guimpes, leurs provisions, tout y passa ! Au bout de quelques semaines, elles connurent la joie évangélique du dénuement total !

Ces débuts héroïques ouvraient de façon merveilleuse la carrière de bienfaisance des pionnières de l'apostolat missionnaire féminin. Nos deux premières congrégations féminines ont servi sans interruption depuis 1639. Cette continuité est unique dans notre histoire. Les Ursulines et les Hospitalières détiennent un record de persévérance que personne ne peut leur contester. C'est un titre d'honneur dont elles doivent être fières.

Au cours des siècles ces deux communautés ont accompli des prodiges. Elles ont soulagé les misères physiques, retrempe les courages, redressé les consciences, enrichi et meublé les cerveaux, attiré les protections célestes sur le peuple canadien. Personne ne saura jamais tout ce que nous leur devons.

Nos évêques ont lancé une croisade de prières pour la canonisation des "*quatre saints fondateurs de l'Église du Canada.*" Souvenons-nous que dans ce quatuor auguste, se trouvent trois religieuses: une ursuline, Marie de l'Incarnation; une hospitalière, Catherine de Saint-Augustin; une fondatrice d'ordre canadien: Marguerite Bourgeois.



AVRIL 1945

UN CHEF SPIRITUEL : Mgr DE LAVAL

La Nouvelle-France connût, en ses commencements, des heures pénibles. Le peuplement et l'évangélisation se heurtaient sans cesse à des obstacles et à des manœuvres de coulisses. Les conditions du pays, les difficultés de transport, la guerre iroquoise, rendaient fort pénible le travail des évangélistes. Les oscillations de la politique coloniale française compliquaient encore une situation locale très compromise.

Au cours du premier demi-siècle de notre histoire, les Récollets et les Jésuites fournirent un effort colossal pour convertir et franciser les Indigènes. Les résultats d'ensemble furent décevants. Cinquante ans après la fondation de Québec, les tribus amies que les missionnaires avaient évangélisées se trouvaient presque anéanties. *“Des deux cent mille Algonquins qui, il y a vingt ans encore, occupaient le nord du territoire, il restait quelques milliers de chasseurs! Un millier de vagabonds, voilà ce qui subsistait des trente-sept tribus de Hurons qui jadis groupaient trente ou quarante mille âmes. Le scorbut, la faim, la guerre, avaient décimé les populations sauvages, et Mgr de Montigny-Laval écrivait mélancoliquement au pape: “Elles ont procuré plus d’habitants à l’Église triomphante qu’à l’Église militante.”* (Goyau).

Ce demi-fiasco du côté des indigènes trouvait heureusement une compensation dans la vie édifiante que menait l'élite d'une population blanche déjà assez nombreuse. Les efforts têtus de Champlain avaient porté fruit. Trois embryons de villes s'élevaient au Saint-Laurent: Québec, Trois-Rivières, Montréal. Quelques îlots de peuplement ouvraient d'autres éclaircies le long de la côte aux abords de ces postes. La Nouvelle-France comptait environ 2000 âmes; une dizaine de clochers chantaient leurs prières. Le moment semblait venu d'établir définitivement l'Église canadienne.

L'homme chargé de ce soin par le Pape arriva à Québec le 16 juin 1659. Il n'avait que trente-six ans. Le Canada lui était familier. Un séjour de dix ans au Collège de La Flèche, le laboratoire d'héroïsme d'où étaient sortis les plus intrépides missionnaires canadiens, l'avait mis au courant de toutes les nuances de l'œuvre entreprise chez nous.

Il avait complété son initiation auprès de ses collègues de la Compagnie du Saint-Sacrement. À l'Ermitage de Caen, il s'était aussi entretenu presque chaque jour de la chrétienté fervente que des âmes saintes rêvaient de créer en pays vierge.

Monseigneur de Laval savait donc ce qu'il attendait en Nouvelle-France. Le troupeau dont il prenait charge aurait besoin avant tout de discipline et de courage. Il verrait au plus pressé et rétablirait d'abord la confiance chez des malheureux sur qui pesait, depuis un quart de siècle, la plus effroyable guerre.

Le nouveau chef trouva la population en proie à la terreur. Depuis quelques années, les Iroquois, maîtres de toutes les avenues vitales, avaient peu à peu resserré leur étreinte et des rumeurs sinistres laissaient prévoir un assaut final pour le début de l'année 1660. Monseigneur de Laval n'était pas un timide. Il releva les courages, prit des mesures d'urgence, enquêta sur la situation générale de la colonie et décida qu'il fallait avant tout rétablir l'ordre et la propreté dans l'administration. Le trafic honteux de l'eau-de-vie lui apparut comme la cause principale de tous les maux dont souffrait la Nouvelle-France. Ses efforts pour l'enrayer provoquèrent des conflits avec le gouverneur. Il passa en France, au cours de l'année 1662, et soumit au jeune roi Louis XIV un plan de réorganisation complète de la vie canadienne. Le souverain l'écouta avec bienveillance et lui accorda l'essentiel de ce qu'il demandait.

Monseigneur de Laval revint à l'automne 1663. Il était muni d'instructions et de pouvoirs qui le mettaient presque à l'égal du gouverneur dans la régie des affaires canadiennes. Trois jours après son arrivée, il établit, *“conjointement et de concert*

avec le gouverneur", le Conseil Souverain qui émit sur le champ quelques ordonnances capitales: instauration du régime paroissial et de la dîme; établissement d'un séminaire pour la formation du clergé local; restrictions et peines sévères contre les commerçants d'eau-de-vie.

En 1664, Monseigneur de Laval approuva la Confrérie de la Sainte-Famille. Il lui plaisait d'appuyer, dès le début, son œuvre de rénovation sur une vie familiale fortement spiritualisée. Durant ses 49 années d'apostolat canadien, notre premier évêque s'attacha surtout à la sanctification des foyers et au perfectionnement de la paroisse, cette famille agrandie. Ses efforts pour enrayer les abus de boisson, les écarts de conduite, les courses démoralisantes des chercheurs de pelleteries, tendaient tous au même but. Le prélat savait que seule la stabilité de la vie familiale et paroissiale pouvait maintenir son peuple dans les voies de l'ordre et de la vertu.

À sa mort, en 1708, la Nouvelle-France comptait 18,000 habitants, groupés en paroisses bien organisées. Le saint évêque pouvait partir en paix; son Église était solidement établie.

Monseigneur de Laval a été un constructeur génial. Son action s'est exercée dans tous les domaines. Il a donné l'exemple d'une vie toute surnaturelle et ses interventions courageuses ont sauvé notre peuple des périls qui menaçaient souvent sa vie matérielle et son intégrité morale.

"Gardien plus que tout autre de l'âme de la Nouvelle-France, il voulut qu'elle grandît dans la bienfaisance de l'ordre. Et nous devons à ce constructeur l'empire du catholicisme sur notre vie nationale, la membrure d'acier où aime à s'appuyer notre jeune force." (Groulx).



MAI 1945

LA PREMIÈRE COMMUNAUTÉ CANADIENNE

Au début de l'été 1659, la colonie avait salué avec ferveur la venue du chef spirituel que Rome lui envoyait. Monseigneur de Laval arrivait à point. Beaucoup désespéraient du sort de la Nouvelle-France; on parlait même ouvertement de "vuyder le pays", de tout abandonner devant la menace d'un assaut général des Iroquois.

L'Église révèle sa valeur aux moments critiques, alors que tout semble compromis au regard de la raison humaine. En cette année 1659, d'autres événements d'ordre apostolique vinrent aussi relever le moral de la population.

Trois mois après l'entrée à Québec de notre premier évêque, le *Saint-André* amenait au pays une précieuse cargaison humaine. À la tête d'une centaine de recrues, Jeanne Mance et Marguerite Bourgeois revenaient prendre leur poste à Ville-Marie, le bastion le plus menacé de tout le Saint-Laurent. La fondatrice de l'Hôtel-Dieu était accompagnée de trois Sœurs Hospitalières de Saint-Joseph; Marguerite Bourgeois rentrait avec quatre compagnes.

Ainsi, du même coup, vingt ans après Québec, Ville-Marie s'enrichissait de deux communautés religieuses. La Nouvelle-France possédait maintenant quatre Instituts féminins: trois venus de la Mère-Patrie et un qui ne sera reconnu officiellement que dix ans plus tard, mais dont la bienfaisance se répandait déjà par l'intermédiaire de sa fondatrice et de ses aides.

Marguerite Bourgeois avait quitté la France en 1653 pour se donner à l'éducation des enfants dans le poste avancé de Ville-Marie. Elle n'avait pu ouvrir d'école avant 1657. Entretemps, elle s'était donnée à des besognes de charité et d'apostolat parmi les colons. Un projet audacieux prenait lentement corps dans son esprit et dans sa volonté. Elle rêvait d'un institut voué à l'éducation, mais dont les membres ne seraient pas soumises à la clôture qui était de règle alors pour les communautés féminines.

Marguerite voulait que ses filles prissent pour modèle la Sainte Vierge, qui *"a bien été retirée dans sa solitude intérieure, mais. . . ne s'est jamais exemptée d'aucun voyage où il y eût quelque bien à faire ou quelque œuvre de charité à exercer."*

Des vues aussi audacieuses devaient fatalement soulever des oppositions. Il fallut beaucoup de

patience et d'entêtement surnaturel pour obtenir les autorisations des chefs civils et ecclésiastiques. En 1669, Monseigneur de Laval accorda à l'Institut la confirmation officielle; en 1671, la fondatrice arracha de haute lutte la signature royale. En 1673, les postulantes revêtent l'habit et enfin, en 1676, l'évêque donne l'approbation canonique !

Après dix-sept années de prières, de sacrifices, de démarches et de plaidoyers incessants, la courageuse fondatrice voyait enfin son œuvre définitivement établie. Marguerite avait cinquante-six ans. Dieu lui réservait encore vingt-quatre années de labeur. Quand elle mourut, le 12 janvier 1700, elle apportait à Dieu les mérites d'une existence toute dépensée pour Lui. Quarante-sept années de cette carrière exceptionnelle s'étaient consumées au service des âmes canadiennes.

Nous devons à l'audace surnaturelle de Marguerite Bourgeois la fondation de notre première communauté religieuse. Au début, cette jeune fille avait choisi l'île de Montréal, comme champ d'action, mais elle se préoccupa bientôt du sort moral des groupes éparpillés tout le long du fleuve. Québec possédait un couvent des Ursulines; l'institution établie à Montréal répondait aux besoins locaux, mais il restait, outre ces deux villes, de nombreuses paroisses dont la population croissait avec rapidité et qu'il fallait absolument pourvoir d'écoles féminines. Seules des religieuses ambulantes pouvaient donner à ces divers groupes l'instruction religieuse qu'ils réclamaient. Marguerite Bourgeois créa spécialement pour eux une congrégation enseignante adaptée à leurs besoins.

La petite communauté s'accrut assez vite et, dès qu'il fut possible, la Supérieure dépêcha des missionnaires vers les villages. Les Sœurs voyageaient



d'ordinaire en canot; elles allaient deux à deux, emportant avec elles un maigre baluchon "*où les livres de piété tenaient plus de place que le linge.*" (Rumilly) Elles s'arrêtaient quelques semaines à un endroit, surtout à l'époque des premières communions, et elles donnaient aux enfants les rudiments du catéchisme. Puis elles continuaient vers d'autres points de la côte. Les Sœurs eurent bientôt des missions fixes. Marie Raisin en établit une à Champlain; d'autres naquirent au Lac des Deux-Montagnes, à la Pointe-aux-Trembles, à Lachine, Batiscan, Neuville, Ile d'Orléans, etc. La principale mission fut celle de Sainte-Famille, dans l'île d'Orléans (1685). En 1688, Marie Barbier ouvrit même une école à la Haute-Ville de Québec. Deux ans plus tôt, en 1686, "*Mgr de Saint-Vallier devant faire une tournée pastorale jusqu'en Acadie, envoya devant lui, pour enseigner le catéchisme et préparer sa venue, une des sœurs de Québec. Ce dut être Catherine Charly. (. . .) Ce fut une des missions ambulantes les plus lointaines et les plus méritoires. . .*" (Rumilly).

À la mort de Marguerite Bourgeois, en 1700, sa famille religieuse comptait plus de 60 membres. Elles continuaient de s'occuper des missions, des écoles, des ouvroirs, des chapelles, etc. . . Notre première communauté s'est accrue prodigieusement. Aujourd'hui plus de 3,000 religieuses de la Congrégation de Notre-Dame déploient leur zèle auprès de 58,000 élèves !

Mère Bourgeois figure dans le quatuor que l'Épiscopat canadien désigne comme les "Fondateurs" de l'Église du Canada. Elle a été déclarée Vénérable en 1878 et Pie X a proclamé l'héroïcité de ses vertus en 1910. Intensifions nos prières pour qu'elle monte bientôt sur les autels.



JUIN 1945

FORTERESSES DE VERTU ET DE SCIENCE

Il y a des siècles qu'on accuse l'Église d'obscurantisme. Ces propos calomnieux n'ont pas manqué de pleuvoir sur notre Église du Canada. On les réédite périodiquement. Les esprits sincères y prêtent peu d'attention. Ceux que ces insinuations gratuites émeuvent ou ébranlent n'ont qu'à lire l'ouvrage solidement étayé du Chanoine Groulx: "*L'Enseignement français au Canada.*" Ils trouveront là des faits, des chiffres, de l'histoire inattaquable, qui démontrent qu'à toutes les époques de notre

histoire, ce sont les gens d'Église, religieux, prêtres, sœurs, etc. . . qui ont eu le souci constant d'assurer à la population une culture intellectuelle aussi élevée que le permettaient raisonnablement les circonstances.

Nous avons vu que des religieuses enseignantes vinrent à Québec dès 1639, alors que la population totale du pays ne dépassait pas 400 âmes. Durant leur premier siècle d'activité, les Ursulines de Québec formèrent 1206 jeunes filles. En 1659, Ville-Marie voyait naître la première communauté canadienne, vouée à l'enseignement!

Du côté masculin, mêmes préoccupations. Dès 1635, les Jésuites fondent le Collège de Québec, un an avant la naissance du collège de Harvard. On y donna bientôt le cours classique complet: trois ans de grammaires, deux d'humanités et deux de philosophie. Le personnel se recrutait souvent parmi les vétérans des missions. "*... quelle atmosphère morale devaient composer au Collège de tels maîtres vieillis dans les labeurs héroïques et qui, devant les yeux d'une jeunesse avide, prompte aux grands élans, étalaient, malgré eux, leurs glorieuses cicatrices de sacrifiés, puis évoquaient le fascinant mystère des grandes solitudes américaines.*" (Groulx)

Un peu plus tard, en 1668, Mgr de Laval établira le petit séminaire de Québec, "*maison de pension et de direction dont les élèves vont prendre l'enseignement au collège des Jésuites.*" (Groulx) Il y avait aussi trois écoles latines dans la région de Québec et deux à Montréal. Ces institutions avaient pour but premier de fournir au pays des prêtres et des religieux, mais on n'oubliait pas non plus la formation de chefs civils. Des écoles spéciales préparaient "*des arpenteurs, des cartographes, des capitaines de vaisseaux, des ouvriers de génie.*" (Groulx) Notre premier

évêque établira aussi, “*en son petit séminaire et au Cap Tourmente une école des Arts et Métiers. (. . .) Et quels arts et métiers enseignera-t-on? Parmi les métiers, ceux de menuisier, de charpentier, de cor-donnier, de couturier, de maçon, de taillandier, de serrurier. Parmi les arts, ceux de sculpteur, de peintre, de doreur. L'École de Saint-Joachim du Cap Tourmente, à laquelle se trouve annexée une ferme modèle, sera aussi une école d'agriculture, la première fondée en Amérique du Nord.*” (Groulx).

Ce n'est tout de même pas mal comme début! Nos chefs spirituels avaient un certain mérite à penser à tous ces détails, si l'on tient compte des problèmes qui se posaient alors!

Lorsque viendront les heures noires de la défaite, le petit séminaire de Québec sera la seule institution ouverte aux jeunes gens. Les Jésuites et les Récollets, —qui avaient aussi fourni leur part généreuse dans l'instruction populaire,—virent leurs maisons fermées par décret royal. À Montréal, le Sulpicien Curateau ouvrira, en 1767, le collège Saint-Raphaël. Ces deux maisons firent échec par la suite aux tentatives de l'Institution royale.

D'autres collèges surgiront ensuite: Nicolet (1803), Saint-Hyacinthe (1811), Sainte-Thérèse (1825), Sainte-Anne de la Pocatière (1829), L'Assomption (1832), etc. . . Ces forteresses de vertu et de savoir fournirent au pays les dirigeants religieux et civils dont il avait besoin. Elles continuent de servir . . .



JUILLET 1945

LES MISSIONS RECOMMENCENT

Le premier demi-siècle qui suivit la conquête ne fut pas rose pour la population catholique canadienne. Les vainqueurs, même ceux qui entretenaient des dispositions bienveillantes envers les Canadiens français, caressaient l'espoir d'obtenir rapidement la "conversion" des papistes et ils prenaient les mesures susceptibles de hâter ce résultat.

Il fallut six ans de démarches et de réclamations pour obtenir un successeur à Mgr de Pontbriand,

décédé en 1760. Le nouvel évêque, Mgr Briand, dut montrer beaucoup de souplesse et de fermeté pour obtenir le respect de ses prérogatives.

Le problème le plus aigu était le recrutement sacerdotal. Lors de la Cession, 181 prêtres restaient au service des 65,000 catholiques du Québec. En 1790, alors que les Canadiens français atteignaient le chiffre imposant de 160,000 âmes, il n'y avait plus que 143 prêtres pour les desservir. Londres interdisait toute communication avec la France. La Révolution amena toutefois un changement temporaire d'attitude. Les prêtres et les nobles chassés de France avaient reçu bon accueil en Angleterre. *“L'Évêque de Québec, qui comptait dans son diocèse 75 paroisses sans pasteurs, eut alors l'idée d'intéresser les réfugiés à la cause de l'Église canadienne. On lui fit espérer une centaine de recrues sans compter un groupe important de familles. La déception du prélat fut grande; 34 prêtres seulement traversèrent au pays entre les années 1794 et 1802.”* (R.P. Georges, Capucin).

Au début du 19^e siècle, l'Église du Canada se trouvait donc dans une situation précaire. Il semblait qu'elle pouvait tout au plus se maintenir vaille que vaille, en attendant des jours meilleurs. Or c'est précisément à cette époque qu'elle se lancera à la conquête des âmes dans une magnifique reprise de sa mission évangélisatrice.

Les premiers prêtres envoyés hors du Québec furent dépêchés vers la colonie de la Rivière-Rouge, établie par Lord Selkirk en 1812.

Ils partirent trois de Lachine, le 19 mai 1818; le groupe comptait les abbés Norbert Provencher et Sévère Dumoulin, qu'accompagnait le Séminariste Edge. La montée prit deux mois. L'arrivée des voyageurs fut saluée avec enthousiasme par les

Indiens, les Métis et les Blancs massés sur la grève. L'Ouest canadien n'avait pas vu de prêtres depuis 1751.

L'abbé Provencher, colosse de six pieds et quatre pouces, fit une impression considérable sur ces gens épris de force physique. *“Les indigènes, écrit Frémont, sont remplis d'admiration, mais semblent trouver naturel que les envoyés du Ciel soient d'un type supérieur et portent un costume nouveau pour eux.”*

L'année qui suivit son arrivée dans l'Ouest, l'abbé Provencher établit une classe de latin. Il songe aussi à faire venir des religieuses enseignantes. Preuve que l'instruction apparaît partout aux hommes d'Église comme une œuvre capitale!

Le 12 mai 1822, le fondateur de l'Église manitobaine est sacré évêque. Un évêque sans clergé, sans cathédrale, sans habitation décente! Durant les 26 premières années de son apostolat, l'abbé Provencher n'aura jamais plus de quatre prêtres à son service. Douze au total, de 1818 à 1844!

Malgré tout, les œuvres catholiques se multiplient et des missions s'ouvrent en divers endroits. Les ouvriers manquent, mais l'audacieux apôtre entend quand même des appels qui viennent des extrémités du pays. En 1837, il aura la consolation de voir partir deux prêtres qui deviendront les premiers évêques de la Côte du Pacifique: les abbés Norbert Blanchet et Modeste Demers. La faible Église canadienne régnait maintenant d'un océan à l'autre!

Mgr Provencher mourut le 6 juin 1853. Il avait servi son peuple des plaines durant 35 ans!



AOÛT 1945

L'ÉPOQUE DES GRANDES FLORAISONS

D'après le jeu normal des causes naturelles, l'année 1840 aurait dû marquer le début de la décadence religieuse et nationale des Canadiens français. Les troubles de 1837 avaient bouleversé les esprits et ils avaient fourni un excellent prétexte aux assimilateurs désireux de donner aux nôtres ce qu'ils croyaient être le coup décisif.

Mais les desseins de la Providence se jouent des projets humains. Ce fut précisément à cette période critique que le Ciel fit aux Canadiens français "le

cadeau du plus grand peut-être de ses chefs politiques: Louis-Hippolyte Lafontaine, et du plus grand de ses évêques depuis Montmorency-Laval: Mgr Bourget." (Groulx).

Monseigneur Ignace Bourget devint évêque de Montréal en 1840. Il avait gémi de voir le Bas-Canada se déchristianiser peu à peu sous l'effet de causes multiples, dont la principale était le manque de prêtres. Le clergé local ne suffisant pas à la tâche, il fallait puiser à d'autres sources. Les interdits qui pesaient depuis 1760 contre les ordres religieux ayant été levés, Mgr Bourget passa en France dès 1841 et il supplia Mgr de Mazenod, le fondateur des Oblats, d'envoyer des religieux au pays. Quatre pères et deux frères furent dépêchés vers l'ancienne Nouvelle-France, renouant ainsi des liens spirituels brisés depuis 80 ans. L'année suivante, 1842, les Jésuites revinrent aux lieux où tant de souvenirs de famille les attiraient. Puis, en 1847, ce furent les Clercs de Saint-Viateur et les religieux de Sainte-Croix.

Ces renforts firent merveille. Les retraites paroissiales, inaugurées triomphalement par Mgr de Forbin-Janson en 1840, ranimèrent la foi engourdie des masses. Un souffle de ferveur passa sur le pays. Les missions chez les Indiens furent reprises; des apôtres s'occupèrent des milliers de bûcherons dispersés dans les chantiers de l'Outaouais, du Saint-Maurice et du Saguenay; les colons isolés par petits groupes eurent aussi leurs missionnaires.

L'école catholique avait subi une éclipse presque totale depuis la conquête. Les évêques de Québec et de Montréal profitèrent du mouvement de restauration religieuse pour réorganiser complètement ce secteur vital. Monseigneur Bourget déploya en particulier un zèle admirable pour doter le pays d'ins-

titutions enseignantes. Quatre congrégations féminines vinrent de France: les SS. du Sacré-Cœur, 1842; Bon-Pasteur d'Angers, 1844; Sainte-Croix, 1847; Carmélites, 1875. En même temps l'infatigable apôtre suscitait la fondation de quatre familles religieuses canadiennes: SS. de la Providence, 1843; SS. Noms de Jésus et de Marie, 1844; SS. de la Miséricorde, 1848; SS. de Ste-Anne, 1850. Il convient de populariser les noms des femmes qui fondèrent ces communautés: Emmelie Tavernier, Eulalie Durocher, Rosalie Cadron et Esther Blondin. Nous devrions nous sentir coupables de tout ignorer de ces femmes de mérite qui appartiennent de plein droit à la grande histoire. Les quatre communautés qu'elles donnèrent au pays ont rendu des services inappréciables. Elles forment présentement un bataillon de 10,000 femmes-apôtres.

Dans l'histoire de l'Église canadienne, il faut accorder une place de choix à la période de résurrection que domine la belle figure de Monseigneur Bourget. Monsieur le Chanoine Groulx a fixé, dans un tableau saisissant, les traits essentiels du grand animateur de notre vie catholique enfin retrouvée, après 80 ans de déclin: *“Âme de feu dans un corps de feu, nul ne peut dire qui l'emporte en lui, du contemplatif ou de l'homme d'action. Un esprit sans vaste culture, mais un esprit bouillonnant, aux puissantes impulsions; un frêle et un fort, un doux opiniâtre, aussi humble que magnanime, un modeste, un timide capable de tout oser, jamais plus à son aise que dans les grandes entreprises; tous les contrastes, mais des contrastes qui s'équilibrent, se fondent dans l'harmonie d'une personnalité irradiante, conquérante; tous les dons qui font le type du gouvernant, toutes les vertus qui font le saint.”*



SEPTEMBRE 1945

NOS PREMIÈRES FEMMES-MISSIONNAIRES

Le sursaut de 1840 amena une recrudescence d'activité catholique dans tous les domaines. Au moment où de nouveaux instituts de femmes allaient nous arriver de France, ou se fonder chez nous, les Communautés établies en Canada sous le régime français s'apprétaient à étendre leur activité à l'extérieur.

Comme il convenait, ce furent les Dames de la Congrégation de Notre-Dame, notre première famille religieuse canadienne, qui donnèrent l'exemple.

En 1841, à la demande de Mgr Gaulin, elles allèrent fonder un établissement dans le diocèse de Kingston.

Trois ans plus tard, les Sœurs Grises de Montréal envoyaient un contingent de quatre religieuses dans les régions de la Rivière-Rouge, où Monseigneur Provencher s'entêtait, depuis 26 ans, à consolider l'Église-Mère de l'Ouest canadien.

La Communauté fondée en 1738 par madame veuve d'Youville se trouvait la cadette des quatre congrégations de moniales établies au Canada avant 1843. Elle avait connu des débuts très difficiles mais la surnaturelle énergie de sa fondatrice avait surmonté toutes les épreuves. Les passes les plus dangereuses semblaient franchies, lorsque survint la défaite finale de 1760. Les maux qui accablèrent l'Église canadienne sous le nouveau régime paralysèrent, sans l'arrêter, l'essor de la famille spirituelle de Mère d'Youville. Pendant un siècle, de 1738 à 1838, soixante-dix recrues seulement entrèrent chez les Sœurs Grises. La communauté entière comptait à peine trente professes, lorsque survint une demande de fondation à Saint-Hyacinthe. (1840). Le Conseil sacrifia joyeusement quatre sujets. Cette saignée, humainement imprudente, eut un effet tonifiant. Trois ans plus tard, les effectifs de la Maison-Mère marquaient une ascension encourageante: 37 professes !

C'est alors que survint un nouveau pêcheur d'apôtres: Monseigneur Provencher. Après avoir vainement frappé à toutes les portes, l'évêque de la Rivière-Rouge vint supplier les Sœurs Grises. Il fut écouté et exaucé !

Le vingt-quatre avril 1844, quatre religieuses prenaient place dans les canots de traite des pays d'En-Haut. L'histoire doit retenir leurs noms: Marie-Louise Valade, Marie-Eulalie Lagrave, Anas-

tasia-Gertrude Coutlée, Marie-Edwidge Lafrance. Ces femmes ont donné commencement à la première épopée missionnaire féminine du Canada français.

La courageuse équipe parcourut en canot les 1800 milles qui les séparaient de leur champ d'apostolat. Elles connurent l'existence mouvementée des anciens missionnaires: portages exténuants, rapides, tempêtes, maringouins, nuits sans sommeil sous la tente, etc. . . Le voyage dura 58 jours. D'autres misères les attendaient là-bas. Elles endurèrent tout, vinrent à bout de tout!

Les missions de la Rivière-Rouge n'étaient qu'un début. Les Sœurs Grises ont fait du chemin depuis un siècle. Elles couvrent aujourd'hui le continent entier. Mais elles demeurent les spécialistes des missions indiennes et esquimaudes. Leur mission la plus lointaine, celle d'Aklavick, touche aux confins de la mer arctique, à 4127 milles de Montréal.

En 1844, la communauté entière des Sœurs Grises, la filiale de Saint-Hyacinthe incluse, comprenait 42 professes. Aujourd'hui, les filles de Mère d'Youville atteignent le nombre presque incroyable de 6,350 profeses. Il y a un siècle, leur action était limitée à deux établissements. Elles en dirigent actuellement des centaines et leur zèle prend toutes les formes possibles: soins aux malades, hospitalisation des vieillards, visites des pauvres à domicile, évangélisation des Indiens et des Esquimaux, protection des enfants abandonnés, éducation à tous les degrés, etc. . .



OCTOBRE 1945

LES FLAMMES QUI VEILLENT

Depuis 1534, les croix règnent chez nous. Elles confèrent au visage de notre pays un caractère de sérénité et de permanence. Elles se dressent partout, le long des routes, sur les places publiques, auprès des petites écoles de campagne, au sommet des clochers de nos innombrables églises. Elles occupent encore une place d'honneur sur les murs de nos maisons.

Gardent-elles toujours leur influence salutaire sur nos âmes? Nous pouvons nous le demander avec

angoisse. Tant d'autres messages nous arrivent de partout, nous obsèdent, prennent parfois toute la place dans nos esprits fiévreux !

La croix n'est qu'un signe, un rappel. Elle nous dit que Dieu est le maître de tout dans l'univers. Lorsqu'elle chante dans la lumière au-dessus d'une flèche de clocher, son langage devient plus direct. Elle invite à nous recueillir, à pénétrer dans le sanctuaire où Dieu attend les âmes.

“Une seule chose dans la campagne canadienne s'élève plus haut que les croix des chemins: l'église et son clocher. Il est là, au centre, le plus souvent sur une éminence, pour que de tous les points on l'aperçoive. Les clochers d'autrefois montent comme ceux d'aujourd'hui, clairs et luisants dans le ciel et ils s'entourent d'un bouquet d'arbres. J'ai aperçu enveloppé d'ormeaux un clocher fin, tout blanc, d'où partait l'angélus du soir, écrivait un jour René Bazin, et j'ai dit: “puisque mon Dieu est là présent, les Canadiens sont tout autour.” (Groulx)

L'église paroissiale a été de tout temps le centre vital des petites collectivités humaines qu'elle dominait de sa présence. Elle constitue encore de nos jours le foyer ardent où les âmes fatiguées et inquiètes viennent se retremper.

C'est au pied du Tabernacle et de la chaire que notre peuple, depuis les temps les plus lointains de notre histoire, fait provision des lumières et des générosités qui permettent de tenir bon, de marcher droit, de franchir les passes difficiles.

Qui pourra jamais mesurer l'influence de ces rassemblements fraternels qui ramènent périodiquement le peuple des fidèles dans les églises accueillantes de nos paroisses ? Dans la paix reconfortantes des nef, les âmes se recueillent, s'étudient, retrouvent leur équilibre. Et l'on retourne ensuite

vers les tâches dures, mieux armé contre la lassitude, prêt à d'autres sacrifices, remonté à neuf pour affronter les épreuves quotidiennes.

Il y a beaucoup plus d'églises qu'autrefois, beaucoup plus de messes qui se célèbrent, beaucoup plus de branles du Sanctus qui descendent de nos clochers vers les âmes. Y a-t-il autant de foi, autant d'amour simple, autant de confiance en Dieu ?

Jadis, on sentait Dieu partout. Chaque action tirait de cette pensée constante une valeur d'éternité. Cette imprégnation donnait à l'existence une grandeur qu'elle a perdue. Trop de bruits, trop d'interférences, trop de paroles vaines, coupent les relations entre les âmes et Dieu.

Dieu et ses ministres se penchent pourtant plus que jamais vers nous. Si notre peuple détourne la tête et refuse leurs avances, il s'en repentira.

C'est le temps plus que jamais de réfléchir en notre âme, de nous examiner, de prendre la mesure réelle de notre vie catholique. Voyons la place exacte que Dieu tient dans nos âmes, dans nos pensées, dans nos actions. Pensons-nous à Lui en dehors de nos prières ? Y pensons-nous, même lorsque nous récitons des formules de piété ? Le saluons-nous, lorsque nous passons devant une église ? Pas un simple salut de la main, un salut de l'âme ! Nous arrêtons-nous parfois à l'église, pour une prière, un bonjour à Dieu ? . . .



NOVEMBRE 1945

SOUS TOUS LES CIEUX

Au début de son ouvrage, *Le Canada apostolique*, Henri Bourassa répond de la sorte à un religieux de France qui affirmait que les Canadiens n'ont pas l'expérience des missions: "Avons-nous le droit de nous indigner? Qu'avons-nous fait pour mettre en lumière les œuvres apostoliques du Canada? Qu'en connaissons-nous nous-mêmes? Et pourtant, elles nous font infiniment plus d'honneur que la plupart des autres manifestations de notre vitalité nationale; et surtout, elles sont infiniment plus vraies, plus méri-

toires aux yeux de Dieu, plus utiles à nous et à nos descendants, à notre race, à notre pays, à l'humanité tout entière, que maintes actions d'éclat auxquelles notre vanité s'attache parfois avec une puérilité presque malade."

Nous avons vu déjà que, dès 1818, le clergé canadien-français avait trouvé moyen d'étendre son rayonnement apostolique bien au-delà des frontières du vieux Québec.

Les missions prirent vraiment de l'importance après l'élan religieux des années qui suivirent 1840. Grâce aux communautés d'hommes et de femmes venues de France, aux Instituts féminins créés chez nous et à l'accroissement rapide des vocations religieuses canadiennes, les ouvriers ne manquaient plus. On pouvait remplir les cadres anciens, ouvrir des chantiers neufs, fonder des œuvres, multiplier les formes de charité.

Les Oblats se rendirent à la Rivière-Rouge en 1845, un an après les Sœurs Grises. L'année précédente, les fils de Mgr de Mazenod avaient ouvert les missions de l'Outaouais. Quatre Sœurs Grises les y rejoignirent en 1845. Ces deux familles religieuses ouvraient ainsi une carrière parallèle qui devait les porter jusqu'aux confins du continent et dans les autres parties de l'univers.

En 1847, les Hospitalières de Montréal vont rejoindre les SS. de la Congrégation Notre-Dame fixées depuis 1841 dans le diocèse de Kingston. Cinq ans plus tard, 1852, cinq Sœurs de la Providence partent pour la côte du Pacifique, sur l'invitation de Mgr Magloire Blanchet, 1er évêque de l'Orégon. La Communauté, fondée neuf ans plus tôt par Mère Gamelin, montrait là une belle audace. Les cinq missionnaires prirent six semaines à atteindre Oregon City. Elles en repartaient l'année suivante

pour se fixer au Chili, où elles ouvrirent la "*première page de l'histoire des missions canadiennes en dehors de l'Amérique du Nord.*" (H. Bourassa). En 1856, nouveau départ d'un contingent de Sœurs de la Providence pour la côte du Pacifique où elles s'établissent à demeure.

Vers le même temps, les SS. de Ste-Croix vont en Ontario et les SS. de Sainte-Anne, en 1858, se lancent à leur tour sur la route des missions lointaines de la côte du Pacifique. Elles y sont encore et y dirigent des hôpitaux, des orphelinats, des écoles indiennes.

Mais les Amériques deviendront bientôt un champ trop restreint pour satisfaire la soif surnaturelle qui pousse nos missionnaires vers les âmes. En 1883 des Jésuites canadiens partent pour le Zambèze. En 1893, les Hospitalières de Québec fondent des missions en Afrique. Le mouvement se généralisera peu à peu et la plupart des communautés canadiennes se feront un point d'honneur de participer à la grande croisade de conversion des infidèles, menée par l'Église au cours du dernier demi-siècle.

La part des nôtres dans cette propagande catholique mondiale mérite une mention d'honneur. Vingt communautés d'hommes fournissent 752 missionnaires canadiens-français en pays étrangers. Vingt-et-une communautés de femmes comptent un total de 760 apôtres auprès des infidèles. Si on ajoute à ces chiffres le nombre des religieux (133) et des religieuses (1577) de notre race qui se dépensent en Amérique au service de personnes étrangères à notre nationalité, nous arrivons au total impressionnant de 3222 missionnaires. Pour un petit peuple qu'on accuse parfois d'isolationisme c'est une belle manifestation d'universalité catholique! (Statistiques compilées en 1941)



DÉCEMBRE 1945

LE SANCTUAIRE INTIME DU FOYER

“Une des plus grandes merveilles de l’Église catholique en ces deux derniers siècles, nous n’hésitons pas à le dire, c’est la famille canadienne-française. (...) C’est une merveille que nous admirons plus que les cathédrales gothiques pourtant si magnifiques de la vieille France.” (Dom Benoit).

M. le chanoine Groulx, qui cite ce texte du biographe de Mgr Taché, expose longuement les conditions qui ont permis à la famille canadienne-française de jouer chez nous un rôle inégalable. C’est par elle,

en définitive, que les fortes disciplines catholiques ont pu s'enraciner profondément dans l'âme des nôtres !

“C'est la religion pratiquée dans les vieux foyers, religion illustrée d'héroïsme quotidien ; c'est l'éducation dispensée en cette haute atmosphère qui nous a fait notre tranquille endurance, notre vouloir-vivre plus fort que nous-mêmes et ces vertus sociales et privées qu'envient nos plus âpres ennemis.

“De cette moisson généreuse d'enfants ainsi formés, l'Église a pu prélever une dîme abondante pour le recrutement de son sacerdoce, pour ces milices d'hommes et de femmes qui ont mis à si bon marché, chez nous, les services de la charité et de l'enseignement, qui méritent déjà à notre jeune race un renom apostolique à travers le monde et qui feront de la fille aînée de la France une digne héritière de la fille aînée de l'Église.”

Nous avons là, une fois de plus, la preuve que les agents les plus actifs de la grandeur d'une nation sont souvent ceux dont on parle le moins dans les gros livres d'histoire. “Les petits, les obscurs, les sans-grade”, tous ceux qui peinent et se donnent dans l'ombre, sans faire de bruit, sans poser de gestes dramatiques, voilà les bâtisseurs vers lesquels doit se porter notre admiration reconnaissante !

Les foyers canadiens ont reçu comme idéal, aux origines de notre histoire, la Sainte-Famille de Nazareth. La dévotion officielle à la Sainte-Famille remonte à 1665. “C'est donc les yeux fixés sur le plus haut exemple de société domestique qu'ait jamais connu l'histoire, que les premiers couples de la Nouvelle-France apprirent leurs devoirs essentiels qui sont de procréer des enfants et de les bien élever.” (Groulx).

Ce programme, nous savons comment nos mères l'ont appliqué généreusement. Elles ont accepté dans sa plénitude intégrale leur tâche auguste. Elles

ont fait plus que multiplier la vie physique. Les enfants qu'elles mettaient au monde, elles les ont préparés de leur mieux aux devoirs de l'existence. Dans le sanctuaire sacré de la maison, leur petit royaume, elles se sont préoccupées avant tout de façonner des âmes, comprenant que, même pour les succès matériels, un peuple vaut surtout par la droiture de son esprit et la trempe de sa volonté.

Plus qu'en tout autre pays, la mère a vraiment été chez nous l'âme et la vie de la maison. C'est là sa plus pure gloire. Nous ne le redirons jamais trop à une époque où il devient de plus en plus normal de considérer la vie du foyer comme un secteur de service trop mesquin et trop étroit pour une femme éprise d'action.

En accomplissant sa tâche de dispensatrice de vie physique et morale, la mère canadienne sert mieux la religion et le pays que par n'importe quelle autre activité de caractère plus éclatant. Rappelons souvent cette vérité indiscutable !

“L'abbé Thellier de Poncheville, écrit le P. Alexandre Dugré, place au premier rang cette “action sociale trop dédaignée, celle de la femme penchée près des berceaux riants, où par elles vivent des âmes et se forment des consciences. . . Je vous salue, ô mères, fidèles collaboratrices de Dieu, qui, de vos douleurs et de vos tendresses, de votre sang et, quand il le faut, de votre vie, donnez des enfants à nos foyers, des ouvriers à toutes les tâches humaines, des prêtres à votre Église et des saints au royaume du ciel ! Votre mission est encore, et bien plus, d'éveiller l'âme de l'enfant pour le préparer à la vie, de former l'homme réfléchi et courageux qui sera une force pour son pays. . . Celle qui berce l'enfant dirige le monde.”



LES TRACTS

DU COMITÉ DE LA SURVIVANCE FRANÇAISE

NOUVELLE SÉRIE DU BULLETIN PÉRIODIQUE POUR SURVIVRE

Numéros parus à date:

- Vol. V, No 1:—"True Answers to true problems", par Son
mars Excellence Mgr Francis C. Kelley, évêque
1943 d'Oklahoma City, É.U., 30 pages.....
- Vol. V, No 2:—"L'Acadie Contemporaine".....(épuisé)
avril 1943
- Vol. V, No 3:—"La Coopération, facteur de survivance fran-
mai 1943 çaise"..... (épuisé)
- Vol. V, No 4:—"Explorateurs français du Continent nord-
sept. américain, par M. l'abbé Albert Tessier,
1943 (avec illustrations), 40 pages.....
- Vol. V, No 5:—"Les valeurs nationales et économiques du
nov. Tourisme", par M. l'abbé Albert Tessier,
1943 52 pages.....
- Vol. VI, No 1:—"La femme dans l'histoire du Canada"... (épuisé)
janvier 1944
- Vol. VI, No 2:—"Grandeurs et Misères d'une Survivance", par
mars 1944 M. l'abbé Adrien Verrette, 24 pages.....
- Vol. VI, No 3:—"Liens d'amitié française", par Son Excellence
Mgr Jean Gay (Guadeloupe), 16 pages.....
- Vol. VI, No 4:—"Terre d'élection", commentaires sur le calen-
drier de la Survivance française (1945), par
M. l'abbé Albert Tessier; illustrations de Simone
Hudon et Henri Beaulac, 48 pages.....

*Le prix de vente de ces tracts est de \$0.10 l'unité; \$1.00 la douzaine;
\$7.00 le cent; \$60.00 le mille.*

